



ENQUÊTE

JEUNES ENTREPRENEURS L'APPEL DE L'AFRIQUE

POUR INVENTER LEUR VIE, DÉVELOPPER LEURS IDÉES, DÉCOUVRIR UN AUTRE MONDE, DE PLUS EN PLUS DE JEUNES FRANÇAIS PARTENT TRAVAILLER EN AFRIQUE, UN CONTINENT EN PLEIN ESSOR. ENQUÊTE SUR LA NOUVELLE AMÉRIQUE.

PAR MARINE REVOL PHOTOGRAPHE YANICK FOLLY

Il est 9 heures, Hugues Taffin de Givenchy se sert un café en relisant le programme de la journée. Il pourrait être en costard dans une tour de la Défense, il est à Lomé, au Togo, en jean et T-shirt. Un pays que son entourage plaçait à peine sur la carte avant son départ. Dans le hangar en béton lissé qu'il a réaménagé en atelier pour sa marque de jus de fruit Hug's, créée il y a deux ans, ses collaborateurs, Catherine, Pauline, Emile et les autres sont sur le pied de guerre : aujourd'hui, on presse et on met en bouteilles du jus de mangue ! Tandis que d'autres, en France, tentent de faire démarrer la énième start-up de livraison d'acai bowls et s'endettent sur vingt ans pour

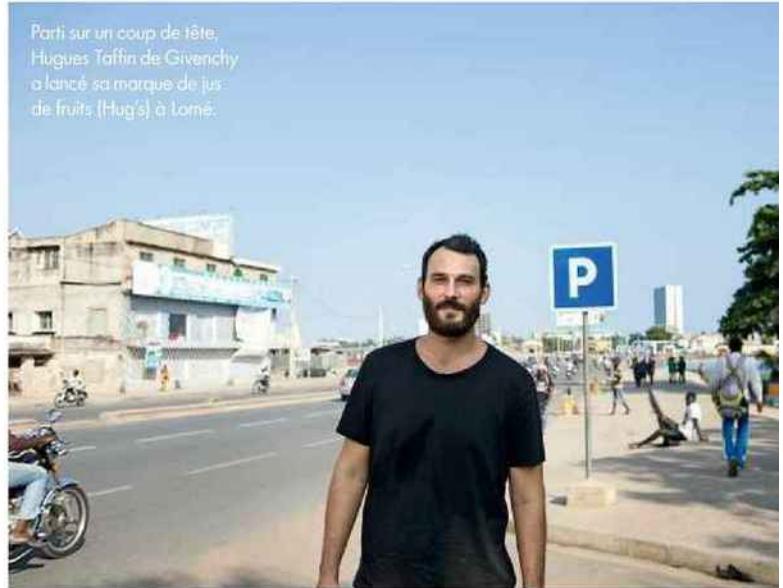


22 SEPTEMBRE 2017



Sitti-Hissani Bacari, née en région parisienne, a toujours su qu'elle vivrait un jour en Afrique.

quelques mètres carrés et une enfilade scandinave, de nombreux jeunes décollent pour le Togo, le Ghana, le Sénégal ou la Côte d'Ivoire. Emportés par un désir d'ailleurs. Il faut dire que l'Afrique a le vent en poupe. On ne compte plus les concepts mode et déco inspirés du wax et du bogolan. La presse encense la Biennale d'art contemporain, qui se tient tous les deux ans à Dakar. Et, à Paris, la Fondation Louis Vuitton a présenté cet été « Art/Afrique, le nouvel atelier », deux expositions consacrées à l'effervescence de la scène artistique du continent. Quand ses camarades de promo ne juraient que par l'Amérique du Sud et l'Asie, Hugues, sorti de l'École de



Parti sur un coup de tête, Hugues Taffin de Givenchy a lancé sa marque de jus de fruits (Hug's) à Lomé.

management de Grenoble, a eu envie d'aller voir ce qui se passait en Afrique. En octobre 2012, il signe un premier contrat de six mois payé au lance-pierre chez un Français installé à Lomé, qui fait du préfabriqué. Très vite, il prend conscience du potentiel business du pays. Et trouve l'inspiration pour lancer son affaire au coin de la rue : « J'ai goûté au bissap [boisson à l'hibiscus] chez un ami togolais. Un produit extraordinaire et totalement sous-valorisé. » Un peu à l'arrache et sans y connaître grand-chose, il met du jus de bissap en bouteilles dans sa cuisine et vend sa production très facilement. Encouragé, il crée sa boîte de jus de fruits en vingt-quatre heures dans un contexte moins normé qu'en France. Le bouche-à-oreille fonctionne : « Au bout de neuf mois, j'ai sorti un jus de fruit de la Passion qui a cartonné. » Le jeune homme décide alors de lâcher sa modeste centrifugeuse et d'investir dans un atelier et du matériel. Sa feuille de route ? « Matières premières locales, transformation locale, consommation locale. »

À Dakar, nous arrivons enfin à joindre Candice Lanoix dans le taxi qui la ramène chez elle. Sa journée a été chargée. Installée au Sénégal depuis deux ans, elle n'est pas arrivée là par hasard, l'Afrique a toujours été son projet. Après un mémoire de master à la London School of Economics (LSE) sur l'économie nigérienne, et deux ans dans une banque d'investissement à Hongkong, elle devient chargée d'investissement pour des projets d'infrastructures en Afrique par l'IFC (International Finance Corporation) et s'envole pour le Sénégal. Un job où tout est « from scratch », à construire, et dont elle aime le défi quotidien : « Aujourd'hui, financer une centrale solaire dans le nord du Mali est un pari sur lequel peu s'engageraient et, pourtant, on y arrive. » L'Afrique, c'est aussi le champ infini des possibles. D'ici à 2050, son PIB (produit intérieur brut) pourrait égaler celui de l'Union européenne. Bénédicte Faivre-Tavignot, directrice de la chaire social business à HEC Paris et directrice exécutive du Centre Society & Organization, voit de plus en plus de jeunes qui choisissent de s'expatrier : « Il y a une triple motivation. Une volonté de contribuer au développement, une démarche entrepreneuriale liée entre autres au fait qu'il y a moins de contraintes réglementaires et administratives qu'en France, et, bien sûr, le côté un peu aventurier. »

Pays : France
Périodicité : Hebdomadaire
OJD : 333141

○ ○ ○ Si les Français se tournent plus facilement vers des pays comme le Gabon, le Togo ou la Côte d'Ivoire, notamment parce qu'on y parle leur langue, les Américains et le reste des Européens plébiscitent le Nigeria ou le Ghana. Rien d'étonnant pour Jean-Michel Severino*, président du fonds d'investissement Investisseurs et Partenaires (I & P) et ancien directeur général de l'Agence française de développement (AFD) : « Le XXI^e siècle sera africain ! Depuis quinze ans, l'Afrique subsaharienne est entrée dans une phase de développement accéléré. Les perspectives de croissance de nombreux pays sont supérieures à celles des vieux continents, ça stimule les entrepreneurs ! » Mais l'attrait

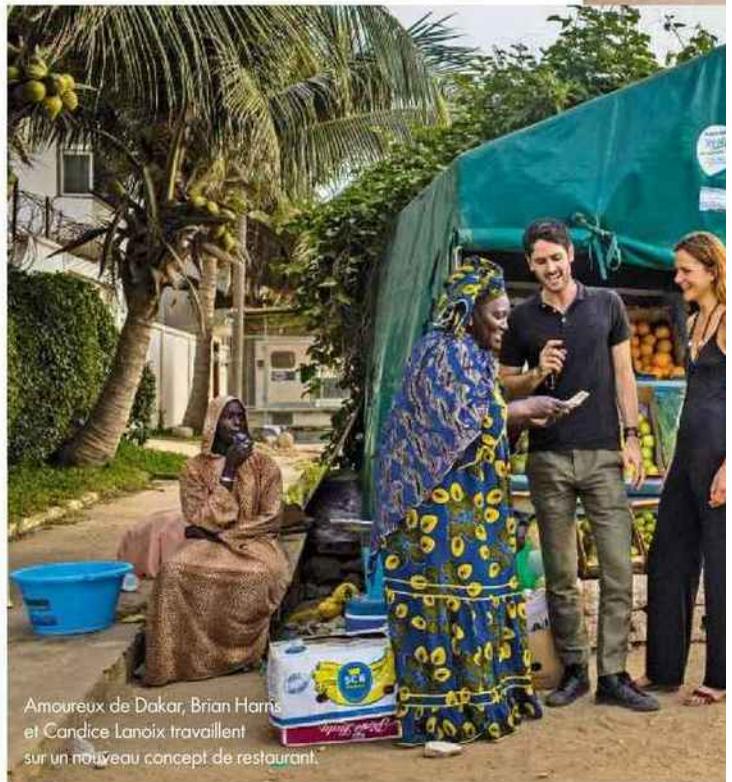
est aussi culturel : « L'Afrique connaît des évolutions sociales profondes. La classe moyenne croît rapidement, il y a une jeunesse branchée avide de nouveaux modes de consommation, de nouveaux lieux », poursuit Jean-Michel Severino.

Pour Amah Ayivi, ancien du Comptoir général et créateur du Marché Noir, lieu hybride et multiculturel parisien, cette scène hype née in situ est très inspirante : « Toute la différence, c'est que notre génération accepte et revendique son africanité et devient maîtresse de son destin. Ça change le regard d'autrui. Quand tu l'acceptes, tu invites les autres à entrer dans ton univers, et ils en ont envie. » Pour lui, c'est aussi le mélange de cultures entre expatriés et Africains qui change la donne : « L'énergie était déjà là, mais on ne voyait l'Afrique qu'à travers ce qu'on nous montrait, la guerre et la pauvreté. Aujourd'hui, ce dynamisme se déploie entre ce que les Européens apportent de nouveau et un twist local. C'est ce bon mix qui fait que l'Afrique devient branchée. » Et Amah Ayivi voit bien combien les choses bougent depuis quelques années : « Il n'y a qu'à regarder les réussites de créateurs comme Adama Paris, Elie Kuame, les rooftops d'Abidjan, le Marcelo Beach à Lomé, la scène musicale au Nigeria, la Biennale de Dakar... »

C'est justement à la Biennale que Candice Lanoix a rencontré Brian Harris au printemps 2016, au hasard d'une soirée dans une ancienne gare. Lui est new-yorkais et est arrivé au Sénégal pour rejoindre Thread, une résidence d'artistes dans la région. À peine un an et un coup de cœur plus tard, leur restaurant est en work in progress. Et le pitch a de quoi faire rêver : un concept « farm-to-table » qui va sélectionner directement chez les agriculteurs sénégalais des produits locaux (fonio, bissap, plantain, etc.) et les réactualise dans un cadre cool. Une démarche assez naturelle pour le couple : « Certains se plaignent d'un manque de diversité, de rencontres, de lieux, d'espaces culturels que peuvent offrir des villes comme New York ou Paris. C'est une opportunité formidable de pouvoir créer ces lieux par soi-même. » Beaucoup de ces départs relèvent aussi d'une recherche de sens. « J'ai toujours été fascinée par l'Afrique. C'était l'inconnu mais, dans mon imaginaire de petite fille, il y avait une énergie, une façon de voir la vie qui me semblait être la panacée, se souvient Lorraine Talon, diplômée d'un master en économie et politiques publiques à Sciences-Po Paris, installée au Ghana. Elle fait partie de ceux qui réinventent l'aide au développement et se saisissent de problématiques chères à leur génération, comme les inégalités hommes-femmes : « Au sein de la Banque mondiale, je sou-



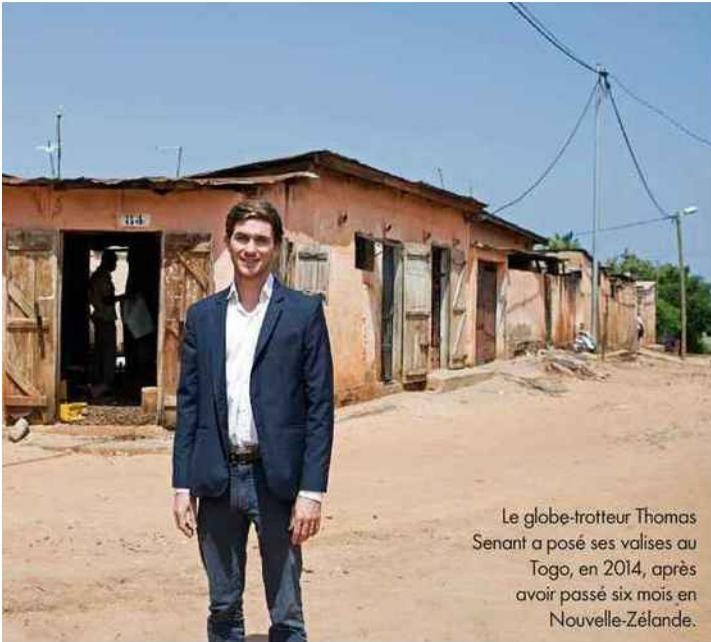
Pour sa première expatriation, Myriam Raimi a choisi Dakar, ville cosmopolite.



Amoureux de Dakar, Brian Harris et Candice Lanoix travaillent sur un nouveau concept de restaurant.

tiens des femmes entrepreneuses, en accompagnant leurs projets. C'est très différent d'une simple distribution de subventions. » D'autres comme Thomas Senant insufflent carrément un esprit start-up. Né dans une famille globe-trotteuse, il a passé quatre ans à Madagascar dans son enfance, et a fait son service civique dans une institution de microfinance à Lomé il y a trois ans, avant d'être recruté par une agence de coopération pour le développement en 2015. Lui qui a longtemps été un « donneur de leçons » derrière son bureau vient de cofonder Milédou Boxe Thaï (« On est ensemble » en mina, dialecte du sud Togo), une initiative boxe et développement, en partenariat avec la LYSD (Leading Youth, Sport & Development)**. Concept, business plan, campagne de crowdfunding (finan-

VINCENT TREMEAU - YANICK FOLLY/AFP



Le globe-trotteur Thomas Senant a posé ses valises au Togo, en 2014, après avoir passé six mois en Nouvelle-Zélande.



“

EN AFRIQUE, IL Y A
TOUTE
UNE JEUNESSE
BRANCHÉE AVIDE
DE NOUVEAUX
LIEUX.

”

MYRIAM RAIMI

cement participatif), la machine se lance. L'objectif ? Une promotion mixte 2017-2018 d'une vingtaine de jeunes de toutes extractions sociales, paritaire, encadrée par un coach sportif qui jouera le « grand frère » en dispensant aussi accompagnement scolaire et personnel.

Quant aux binationaux qui ont grandi en France, ils ont souvent envie de redécouvrir la culture de leurs parents avec laquelle ils n'ont parfois plus grand-chose à voir. Pour Myriam Raimi, Franco-Bénoise arrivée à Dakar il y a quelques semaines, c'est une expatriation complète. « Comme je suis noire, on pense systématiquement que je connais bien la culture africaine. Mais je suis née dans le 93 et j'ai vécu à Paris toute ma vie. Tout ce que je connais se résume à quelques vacances et ce que m'ont raconté mes parents. » Elle n'a pas grandi

dans l'idée de vivre un jour en Afrique, mais, aujourd'hui, elle veut se confronter à ses origines : « Passer un mois par an au Bénin, ça n'est pas la réalité, je veux savoir d'où je viens et faire partie d'une nouvelle histoire. Au Sénégal, il y a beaucoup d'expats. Le changement m'y a semblé moins radical qu'au Bénin. Pour l'instant, j'en suis à comprendre ce nouvel environnement pour me l'approprier. »

Sitti-Hissani Bacari, elle, a toujours su qu'elle quitterait un jour Bagneux pour le continent de ses aïeux. Sa famille n'y est pas pour rien : « Mes parents ont toujours tenu à ce que je passe deux mois aux Comores tous les ans, une manière de rester connectée avec le pays, même si ça représentait un sacrifice financier pour eux. » Mais son désir d'expatriation a aussi grandi près de chez elle, dans les associations réunissant la diaspora comorienne de son quartier qui développaient des initiatives socioculturelles en France et des actions de solidarité aux Comores. « À 6 ans, c'était plus pour passer le temps, mais, à partir de 16 ans, j'ai commencé à m'impliquer réellement. »

Pour elle, le Togo, où elle travaille pour les fondations Somdiaa (Société d'organisation de management et de développement des industries alimentaires et agricoles) n'est qu'une première étape avant de retourner aux Comores, même si elle avoue être un peu tiraillée entre sa famille en France et la tentation du départ. Sur place, tout relève du système D : obtenir des financements, une plaque d'immatriculation ou dénicher un designer... Trouver sa place et communiquer avec les autres n'est pas toujours évident. « C'est à nous de nous adapter », nous lance Danaé Dufoix, fraîchement débarquée à Abidjan, où elle s'occupe, pour Canal + International, de lancer le « Netflix africain ». On n'a pas la même notion du temps, pas les mêmes méthodes de travail, mais, comme n'importe où, on se cale sur leurs codes. Le savoir-être est aussi important que les compétences. »

Hugues confie, lui, qu'il a mis un peu de temps à se sentir légitime avec ses jus de fruits : « Au début, j'étais un peu comme un Chinois qui vient expliquer à un Français comment faire du vin rouge. » Et les inégalités ne facilitent pas les choses : « En Côte d'Ivoire, le fossé du niveau de vie entre les expats et les locaux est moins important que dans d'autres pays, mais il persiste, ce qui peut compliquer les amitiés », concède Danaé. Des difficultés compensées par une liberté dont ils sont amoureux et qu'ils jurent ne pas retrouver ailleurs. « Ici, je peux m'exprimer.

On me laisse travailler, on m'encourage, il y a beaucoup de bienveillance », explique Hugues. Candice aussi se sent plus légère : « Vivre en Afrique, c'est être porté par une énergie unique qui fait un pied de nez au cafard un peu trop répandu dans les rues parisiennes. Il suffit d'écouter un morceau de rumba congolaise pour comprendre. » Toutefois Lorraine va rentrer quelque temps en France — « J'ai envie de continuer de m'émerveiller, je ne veux pas devenir "gâtée", comme on dit ici. Mais, mon plan, c'est de revenir dans trois ou quatre ans. » Danaé, elle, s'exclame : « Quitter le continent ? Pas question pour l'instant : « Il y a trop de poésie ici ! » ■

* Coauteur, avec Jérémy Hajdenberg, d'« Entreprenante Afrique » (éd. Odile Jacob). ** Plus d'infos sur lydsproject.org et, sur Facebook, [lydsproject](https://www.facebook.com/lydsproject).